

Roland Chemama

La dépense

Il me semble qu'on ne peut pas parler des rapports d'un sujet à l'argent sans le situer dans un certain contexte qui est celui de la forme dominante du rapport à l'argent au sein d'une société donnée. Donc, tout ce que j'ai dit, il faudrait maintenant le repenser dans le contexte de notre rapport à l'argent. Le rapport dominant à l'argent, aujourd'hui, je ne sais pas ce que vous avez pu en dire, mais je vais tenter de le faire.

Le rapport dominant à l'argent, disons dans le demi-siècle écoulé et je prends délibérément une période assez longue car il s'agit de ne pas se laisser obnubiler par ce qui a dominé ces dernières années et qui est la crise. La crise est apparue dans un contexte dont les grandes lignes se sont organisées selon que l'on se situe au début ou à la fin des trente glorieuses, mais avec peut être des éléments communs. Et la question serait quelle place la modernité ou la postmodernité accorde-t-elle à l'argent ?

Une histoire drôle pour commencer : Il s'agit de Vladimir, un Russe de l'époque de Poutine avec ses nouveaux riches, Vladimir se vante auprès de ses amis en disant : tu vois ce costume que je porte, je l'ai acheté chez Abramovitch et je l'ai payé 100 000 roubles. Son ami le regarde et lui dit : que tu es bête, en allant trois pâtés de maisons plus loin, chez Micalovitch, ce costume-là eh bien tu l'aurais payé 200 000 roubles.

Voilà pour commencer un exposé qui va concerner — mais plutôt vers la fin — la question de la dépense.

Je remercie l'ALI-AM. AEFL et Élisabeth Blanc de m'avoir invité à participer au cycle sur l'Argent. Élisabeth a bien voulu, à un moment où je tentais de préciser pour moi-même ce dont j'essaierai de vous parler, m'envoyer les titres choisis par les autres intervenants. Quelque chose m'avait frappé dans les titres, et cela pouvait constituer pour moi un point de départ. Ce qui m'a frappé c'est le nombre important de jeux de mots. Alors bien sûr, la psychanalyse connaît l'importance du mot d'esprit dans les formations de l'inconscient mais là quand même, il y en avait beaucoup. Ca m'a un peu surpris.

Quelques-uns : « l'ivre de chair », « Porsche, Rolex et SK beau » et puis les titres qui reprenaient de façon déformée les formules bien connues comme « l'argent ne fait pas le malheur », « Affreux, sales et argent » Je dirais que l'ensemble donnait une impression de moquerie ou même de dépréciation, d'autant plus que la dimension de la saleté qui se trouve là explicitement, se trouvait sous jacente dans d'autres titres, alors je me suis dit qu'on ne pouvait faire un exposé psychanalytique sur l'argent sans prendre en compte, au moins à un moment donné, le discours le plus commun, et aussi bien ce que l'on a retenu de Freud.

Cette connotation, cette coloration de ces titres correspond à un discours courant. Pour le discours commun, l'argent c'est souvent l'argent sale. L'homme qui dit-on ne pense qu'à l'argent, l'homme qui est prêt à tout pour en amasser, on en fait un être puant. C'est d'ailleurs assez curieux parce qu'en même temps, ceux qui le traitent ainsi, croient-ils qu'ils en sont vraiment désintéressés ? On peut toujours rire, mais c'est très présent dans la culture et Freud n'a fait que suivre cela dans sa théorie de l'argent et l'on pense évidemment au rapprochement qu'il a fait de l'argent et des fèces. Disons le rapprochement de l'argent avec les excréments et la merde puisque notre époque n'a pas besoin d'en passer par le latin.

Donc, voilà le point de départ que, je crois, on peut difficilement éviter, puisque dans les différentes façons de considérer l'argent, nous aurons cet objet anal, ces objets partiels pour Freud, du moins ce que l'on en a compris à un moment donné.

Freud a parlé de l'argent dans différents textes, je vais me référer rapidement à deux de ces textes.

Le premier de ces textes s'appelle « Caractère et érotisme anal ». On le trouve dans *Névrose, psychose et perversion*. Freud parle dans ce texte de ces sujets dont, dit-il, le caractère est particulièrement affirmé, ils sont ordonnés mais surtout économes — économie éventuellement poussée jusqu'à l'avarice — et entêtés. (Si certains d'entre vous se sont amusés à voir le film : *a dangerous method*, on retrouve les mêmes termes à un moment donné dans le dialogue entre Freud et Jung).

Freud pense pouvoir indiquer que ces sujets, quand ils étaient enfants, ont trouvé un plaisir particulier à retenir leurs selles et à les expulser à un moment moins approprié que celui où c'était attendu d'eux. Il y aurait donc, selon Freud, un lien particulier qui ferait que les personnes avares auraient été des enfants attachant une importance particulière à la défécation.

Il y a peut-être une remarque qui montrerait que ce n'est pas si simple : on s'attendrait à ce que dans l'analyse des avares apparaissent selon Freud des souvenirs ou des interprétations renvoyant à la pulsion anale, ça aurait une certaine logique. Freud verrait à l'arrière-plan d'un comportement des pulsions et l'histoire de ces pulsions. Je dois dire cependant qu'on trouve le contraire. Dans l'article dont je vous parle, Freud précise qu'il s'agissait pour lui de faire disparaître les cas les plus opiniâtres de la constipation et il dit dans ce texte qu'on obtient cet effet lorsqu'on touche le complexe d'argent des patients. C'est intéressant, cela nous montre que la question de l'argent n'est pas si seconde ou secondaire qu'on pourrait croire. Elle n'est pas, me semble-t-il, si on prend au sérieux ce qu'il dit là, une simple expression d'une dimension pulsionnelle supposée plus fondamentale. Vous voyez là tout de suite que nous changeons d'éclairage. Nous n'avons plus une superstructure dans le rapport du sujet à cette réalité économique, sociale, etc., nous avons quelque chose qui par soi-même peut être éclairant de la subjectivité.

Toujours pour citer Freud, je vais me référer rapidement à l'article « Sur les transpositions de pulsions, plus particulièrement dans l'érotisme anal ». Cet article se trouve dans *La vie sexuelle* et il reprend précisément des thèses de l'article dont je viens de vous parler, mais il élargit considérablement le propos. Il va au-delà de la simple équivalence entre argent et excrément et il est destiné à montrer comment dans l'inconscient il peut y avoir de nombreuses substitutions au

niveau des objets pulsionnels. Chacun de ces objets peut représenter à l'occasion un autre objet et cela apparaît dans l'expression de l'un de ses patients qui pour parler de la balle d'excrément lui parle de la verge d'excrément. On fait également le lien entre objet anal et pénis ou phallus.

Dans ce texte, si on imagine un lecteur non averti, certaines choses pourraient étonner, comme le rapprochement excrément enfant. Mais au fond, est ce que c'est un hasard qu'on puisse parfois faire ce rapprochement ? Il arrive qu'on désigne un enfant comme chiard. En somme pénis, enfant, verge et excrément seraient des objets qui peuvent avoir pris une importance particulière dans l'histoire d'un sujet et qui précisément du fait de cette importance, pourraient aisément se substituer l'un à l'autre.

Je ne vais pas examiner l'article en détail, je vais juste insister sur deux idées. Tout d'abord l'idée de l'objet de la pulsion : s'il est si facilement substituable, ce n'est pas tant en raison de sa présence concrète, matérielle qu'il prend sa valeur. Je ne vais pas prendre l'objet anal, ce serait trop facile. Mais pour élargir le propos prenons l'objet oral. Ce que l'on peut dire de cet objet c'est qu'il n'y aurait pas d'abord objet et ensuite perte. Effectivement, les théories psychologiques donnent beaucoup de place au sevrage, à la perte du sein, etc., mais faisons un peu attention, ce n'est pas me semble-t-il que l'objet soit perdu du fait d'une opération particulière, le sevrage, c'est que son statut le définit d'emblée comme devant être perdu. Il n'a jamais été qu'objet perdu, il l'est tellement qu'il l'est déjà, perdu. Il faut faire comme s'il n'y avait pas de césure entre les deux mots et dire objet perdu.

Peut être par là, vous avez un chemin qui mène à ce dont vous avez parlé ici légitimement, à savoir ce que Lacan nomme objet *a*, puisqu'il faut bien passer de l'objet de la pulsion à l'objet *a*, l'objet qui cause notre désir mais sur lequel on ne peut pas mettre la main, que ce soit l'objet oral ou l'objet anal ou d'une certaine façon peut être l'argent si l'argent peut métaphoriser l'objet. J'y reviendrai.

Une seconde idée à partir de l'article sur les transpositions de pulsions. J'ai envie de dire qu'au-delà des objets substituables il y a la substitution elle-même. On peut dire que si le sujet humain peut désirer ceci ou cela, cet objet ou un autre, peut-être faut-il ajouter et dire surtout qu'il désire pouvoir faire circuler son désir, passer d'un objet à l'autre, trouver des équivalences. Un objet peut donner satisfaction mais l'important est aussi de trouver son équivalent. En bref, on rentre dans le circuit de l'échange. Si c'était vrai en tout cas, vous voyez que l'argent pourrait très bien symboliser la dimension du désir humain puisque l'argent précisément est un principe d'équivalence. Il permet la circulation, si je peux acheter telle marchandise c'est parce que j'ai vendu telle autre.

En tout cas le premier livre du *Capital*, de Marx, dit là-dessus des choses importantes. Tant de mètres de tissu valent tant et c'est par l'équivalence que va être établi le prix. Le prix va en quelque sorte métaphoriser l'équivalence. Donc effectivement si nous considérons que dans notre questionnement sur la pulsion humaine, la substitution, l'échange, l'équivalence en général sont essentiels, vous comprenez que l'argent, d'emblée, puisse avoir une fonction intéressante de ce point de vue-là.

Nous serions alors assez loin de l'idée que l'argent renvoie à cet objet spécifié, concret oh combien ! dont on parlait au début. Il a certainement à voir avec cet objet-là, mais fondamentalement il a à voir

avec autre chose, avec ce principe d'équivalence et de circulation.

Peut être aurez vous d'ailleurs l'impression qu'à travers cette notion qui fait de l'argent le principe même de la substitution, ou le moyen, peut être aurez vous l'impression que je lui donne un rôle assez positif dans nos représentations, dans le monde réel, mais est ce que c'est toujours le cas ? Est-ce que la place que prend l'argent dans les préoccupations humaines à travers justement ce jeu de substitution n'est pas à interroger dans toute son ambiguïté ?

*

Et j'en arrive à ce deuxième moment de ce que j'avais à vous dire et justement à interroger la place de l'argent dans nos représentations et aussi, et pourquoi pas dans nos représentations de psychanalystes. L'idée qu'on s'en fait à travers ce qui se passe dans la cure.

Nous aurions tort de penser que dans l'analyse les choses se passent autrement et que l'argent serait essentiellement un problème d'analysant : quand un analysant se plaint du prix des séances ou autre problème d'argent que l'analyste interprète alors que peut-être l'analyste a aussi un problème d'argent. On pourrait s'interroger pour savoir de quoi il parle.

Beaucoup de psychanalystes ont écrit sur la question de l'argent, vous avez dû en parler déjà, pour ma part, je n'ai rien trouvé de très passionnant, je ne suis peut-être pas tombé sur les bons textes. En tout cas, on peut se demander si quand ils écrivent là-dessus, ils ne sont pas dans la même méconnaissance que ceux dont ils parlent.

Un des derniers textes qui m'aient frappé se trouve dans un ouvrage de Michel Schneider qui s'appelle *Lacan, les années fauves*. Michel Schneider est un homme intelligent, doué, dont j'avais pu apprécier certains livres, notamment il y a quelques années sa biographie de Marilyn Monroe, ses rapports avec ses analystes, c'était assez plaisant et puis son livre sur les mères. Je ne m'attendais pas à trouver dans ce livre des charges aussi violentes contre Lacan et contre les lacaniens.

On trouve, entre autres dans ce livre de Michel Schneider une sombre histoire de monnaie où il impute aux psychanalystes lacaniens ou à certains d'entre eux un comportement qui friserait la malhonnêteté. Voilà de quoi il s'agirait : Michel Schneider fait état d'une discussion entre psychanalystes sur la question de savoir s'il fallait rendre la monnaie à un patient qui au moment du paiement de la séance donnait plus que le prix convenu, (grave question en effet !) et plusieurs psychanalystes assurent de manière radicale ne jamais rendre la monnaie par l'argument du désir, s'il veut me payer plus c'est que c'est son désir ou sa dette ou sa culpabilité (les justifications variaient de l'un à l'autre) une manière de réaliser son désir. Ce qui est d'ailleurs curieux, je pensais qu'une analyse se faisait sur le principe d'abstinence. Ou bien si c'est sa culpabilité qui s'exprime on ne peut pas empêcher cette expression.

En tout cas c'est Schneider qui affirme que les analystes lacaniens n'apercevraient pas, je le cite encore, que ce supposé désir coïncidait trop avec les intérêts de l'analyste, on ne peut dire cela sans amener quelques prudences : on peut se demander d'où est ce qu'il tient l'idée que ses confrères sont tellement dans la méconnaissance, qu'ils ne s'aperçoivent pas que cela concerne aussi leur porte-monnaie. On peut se demander d'où lui vient cette idée, à supposer

d'ailleurs que cela concerne quelques analystes. Pour ce que je sais de la pratique de certains et de ma propre pratique, je pense que la plupart des analystes ne vont pas dans ce sens-là, mais ce n'est pas l'essentiel. Je crois que ce qui est le plus intéressant, si vous avez lu ce livre, c'est de le lire avec une méthode analytique, en tant que celle-ci consiste assez souvent à éclairer une idée par une autre idée contiguë car c'est ainsi que fonctionne l'inconscient, l'inconscient fonctionne par déplacements. Dans un rêve, ce qui apparemment est très important n'est pas forcément le plus important et le plus important, c'est ce qui est juste à côté, une chose qu'on aperçoit à peine.

Dans quel contexte Michel Schneider livre-t-il cette élucubration sur les lacaniens et l'argent ? C'est une partie de son livre où il veut prouver que l'analyste doit se préoccuper d'obéir à l'éthique commune. Il développe cela par opposition à une autre idée qu'il critique et qui serait l'idée selon laquelle les analystes devraient se régler selon une éthique qui leur serait propre, l'éthique analytique et lui, il dit non, l'analyste comme tout le monde doit obéir à l'éthique commune. Je dois dire que je ne suis pas d'accord avec cette opposition.

En tout cas, selon lui, être honnête, ce serait entre autres valeurs morales, ce serait à ça que devrait répondre l'analyste et que ce serait la moindre des choses. Certes, mais le problème c'est que, quand il parle d'honnêteté, ce n'est pas sûr que ce soit uniquement sur les questions d'argent, ce qui le prouve c'est le passage immédiatement contigu parce que ce passage est constitué par tout autre chose. Je vais vous lire le passage auquel je pense : « c'est du dehors de la psychanalyse que lui proviennent des idéaux intériorisés, ceux qui font dire : je n'ai pas le droit de séduire sexuellement mes patients ». On voit donc l'honnêteté dont il s'agit. Et cela le préoccupe avec une insistance que vous pourrez juger en le lisant.

C'est à se demander s'il n'y aurait pas quelque chose à référer à son fantasme. Il n'est pas question, bien sûr de nier que tel ou tel analyste ait pu nouer avec telle ou telle patiente une relation amoureuse, le plus souvent, me semble-t-il, après quelques années de cure et lorsque la patiente est devenue entre-temps une collègue par exemple.

Je ne crois pas en revanche qu'il soit de pratique courante et je crois, après tout qu'il vaut mieux le dire aujourd'hui, il y a tellement de critiques sur l'analyse. Il faudrait le lui dire à Schneider, ce n'est pas bien pour un analyste de faire circuler ce genre d'idées. Je ne crois pas qu'il soit de pratique courante que les analystes profitent de la forme de la cure analytique pour séduire leurs patientes ou leurs patients pourquoi pas. Je ne crois pas qu'ils confondent le divan avec l'occasion d'une licence sexuelle, il me semble plutôt que l'éthique analytique, en tant qu'elle prend en compte ce qui se passe dans la cure protège de ce type de détournement.

À vrai dire, hors de l'analyse, je crois que l'ensemble des professions est assez exposé. Médecins, kinés, profs ont pu aussi séduire aussi leurs patients ou leurs élèves. Cela ne plaide pas en faveur de l'idée que l'éthique générale comme l'appelle Schneider est réellement intériorisée.

En revanche, justement parce que les psychanalystes ont une éthique qui se règle sur ce qu'ils perçoivent, je pense qu'ils ont quelque chose qui leur permet d'apprécier autrement la relation avec l'analysant, ils voient bien qu'une patiente aime son analyste mais que la nature même de cet amour exclut généralement plutôt qu'elle ne

favorise sa réalisation sexuelle.

Quel sens y aurait-il pour elle à engager une liaison avec celui qui, à ce moment-là, ne vaut que parce qu'il renvoie à un Autre que Lacan écrit avec un grand A. Autre qui peut être perçu à partir de la dimension d'un père par exemple auquel elle a renoncé, d'un maître dont elle doit apprendre à se séparer, éventuellement du prêtre de la religion à laquelle officiellement elle ne peut plus croire, c'est-à-dire que ce sont ces figures qui sont évoquées dans cet amour.

Si Schneider réfléchissait à ce genre de choses, ça lui éviterait de colporter des choses fausses, et cela lui permettrait même, peut-être, de s'apercevoir que lorsqu'il se met à parler d'autre chose, au fond c'est toujours de ça qu'il parle.

Ce qui est vrai et j'en viens maintenant à évoquer ce que parfois ça vient dire l'argent dans une cure, je prendrais deux exemples, auxquels j'ai pensé, qui ont pour principale valeur, c'est pour ça que je les ai choisis, de s'être présentés par hasard il y a quelques jours à l'occasion d'une matinée où je pensais un peu à ce dont j'allais vous parler :

1° exemple : il est relatif à une psychanalyste assez jeune qui commence à s'engager dans une pratique de psychologue, cette jeune femme parle d'une petite fille de huit ans qu'elle reçoit en institution et elle rapporte que cette petite fille a dit qu'elle souhaiterait la payer. Vous noterez au passage d'où cette petite fille tire son argent, l'analyste le sait bien, l'argent dont elle dispose vient du fait que, étant énurétique, quand elle passe une nuit sans ce petit incident, on lui donne une pièce de monnaie et la voilà donc pourvue d'un peu d'argent et c'est grâce à ça qu'elle peut payer.

Elle dit qu'elle veut payer parce que justement cette psychologue l'aide à surmonter ce petit handicap. Mon analysante témoigne de son embarras, elle pense surtout que les règles de l'institution excluent ce paiement. Mais au fond, il ne s'agit pas de cela quand on fait attention à ce qui cause son embarras. Elle s'aperçoit en parlant de ce qui constitue l'enjeu du problème pour la petite fille qu'elle reçoit, c'est que celle-ci apparemment ne sait pas comment la remercier et pour témoigner de sa gratitude elle voudrait toujours s'élancer dans ses bras, l'occasion pour mon analysante de percevoir, dans un des premiers cas de sa pratique, l'avantage du paiement, ce qui évite d'avoir une dette d'amour, mais je ne vous dis rien de ce que cela vient interroger dans le transfert.

2° exemple, j'en dis juste deux mots :

C'est un analysant qui, à propos d'un rêve, évoque son agressivité par rapport à sa famille, il évoque le feu nourri qu'il organise contre tous. Lorsqu'il me règle sa séance, il me donne en toute petite monnaie une partie de la somme qu'il a préparée pour moi. De la ferraille dit-il d'abord, et puis il sourit et dit : de la mitraille !

Vous voyez que sous couvert d'humour et grâce à la séquence précédente, il peut exprimer quelque chose d'une agressivité de bon aloi. Donc ne méprisons pas trop l'équivalence de l'argent et de l'amour ou la haine. Cet homme est d'ailleurs fort sympathique.

*

Alors, au point où j'en suis, je ne sais pas si vous-même, vous vous faites cette remarque, mais je dois bien être obligé de reconnaître que je n'ai pas, pour l'instant traité le sujet que je m'étais donné.

Qu'en est-il de la dépense ? Disons que je n'ai pas pu m'en tenir uniquement à ce sujet et que l'on peut y venir seulement maintenant. Ceci dit, en parler maintenant c'est lui donner une place particulière, qui lui donnera une certaine valeur et prêterà à la discussion et peut être à saisir le fil. Comme si, moi aussi j'étais dans la circulation des objets, les objets se remplacent les uns les autres. Je voulais appeler cette intervention : perte et profit mais je ne savais pas si ce serait pour vous profitable.

Donc : la dépense ? Quelle place pour aborder maintenant cette question ?

Il me semble qu'on ne peut pas parler des rapports d'un sujet à l'argent sans le situer dans un certain contexte qui est celui de la forme dominante du rapport à l'argent au sein d'une société donnée. Donc, tout ce que j'ai dit, il faudrait maintenant le repenser dans le contexte de notre rapport à l'argent. Le rapport dominant à l'argent, aujourd'hui, je ne sais pas ce que vous avez pu en dire, mais je vais tenter de le faire.

Le rapport dominant à l'argent, disons dans le demi-siècle écoulé et je prends délibérément une période assez longue car il s'agit de ne pas se laisser obnubiler par ce qui a dominé ces dernières années et qui est la crise. La crise est apparue dans un contexte dont les grandes lignes se sont organisées selon que l'on se situe au début ou à la fin des trente glorieuses, mais avec peut être des éléments communs Et la question serait quelle place la modernité ou la postmodernité accorde-t-elle à l'argent ?

Pour en juger, il faut remonter en arrière et même très en arrière. Il y a eu une époque où, au début du capitalisme (il y a le discours du capitaliste, vous avez dû en parler mais je ne suis pas sûr que le discours du début du capitalisme soit le même et ça, on pourra en parler) où l'argent, pour ceux qui en avaient, était clairement pensé dans le sens d'une accumulation. Accumulation qui permettait l'acquisition des moyens de production, de matières premières, et donc il s'agissait d'investir l'argent dans la production avec l'idée que ça rapporterait davantage. Donc dans tout cela, ce qui dominait c'était l'idée d'un comportement rationnel par rapport à l'argent. Ça concernait une petite fraction de la population, les autres, les prolétaires se contentant d'avoir le minimum vital. Mais au fur et à mesure que les classes sociales se diversifiaient et qu'émergeaient les classes moyennes, il me semble qu'on a d'abord assisté à une généralisation de ces principes d'économie, même si ces principes n'avaient pas la même fonction dans la grande bourgeoisie et les capitalistes.

Les principes d'épargne, principes selon lesquels il faut conserver et non pas seulement dépenser, conserver, par exemple pour ne pas être démuné devant les accidents de la vie, les principes d'épargne semblaient s'imposer comme le moyen d'une gestion saine dans une vaste fraction de la population, comme les principes d'une morale et je dirai une morale utilitariste.

Vous savez sans doute que de nos jours, les morales utilitaristes sont dominantes, et même chez les philosophes. Donc une morale utilitariste au sens où l'on considère que ce qui est bien c'est ce qui est utile. La question, cependant pour nous, ça serait de savoir ce qui correspond au niveau subjectif à ce type de rapport à l'argent dont je viens de vous parler, à ce type de rapport cumulatif à l'argent.

Il me semble que cela peut nous aider à penser que l'argent, dans

différents sens, représentait un signe de puissance. Dans un livre que je n'aime pas beaucoup, et qui s'appelle *Argent et psychanalyse*, Pierre Martin écrit que celui qui manipule l'argent peut et je le cite : « agir le leurre constitutif de l'unité et neutraliser la dette symbolique de la castration ».

Vous comprenez ce que veut dire Pierre Martin : si l'argent a tellement d'importance symbolique selon lui, c'est parce qu'on peut croire qu'en l'accumulant, on obtient une certaine unité et on peut à travers cela croire qu'on a la main mise sur sa vie tout entière, qu'on contrôle tout, qu'on ne risque plus rien. En bref, à ce niveau-là, au niveau qui peut être vécu comme essentiel, on dénierait tout manque, on nierait donc la castration elle-même.

Mais en sommes-nous toujours à l'épargne ? Il me semble que le sujet contemporain, ça peut varier selon les pays mais il semble, à ce qu'on en sait que le citoyen américain épargne moins encore que le citoyen français. On sait son rapport aux cartes de crédit, leur nombre et leur variété. Même si on épargne encore ici où là, vous ne nierez pas je pense qu'on se trouve plutôt dans une société de l'endettement : endettement des états comme des ménages. Je dirais alors que le sujet contemporain ne se trouve pas devant un commandement d'épargner mais devant une obligation de dépenser. Le monde moderne impose cela d'une façon qui peut être « douce », on achète une imprimante peu chère mais on est forcé d'acheter des cartouches d'encre fort chères.

À un certain niveau donc, c'est comme si c'était un réel qui ne dépendrait pas du sujet. Et alors c'est ça qui serait intéressant, il faudrait prendre le temps de montrer comment cette impression d'être coincé dans un réel sur lequel on n'a pas prise peut prendre des formes particulières plus ou moins paradoxales.

Un livre qui m'avait frappé pour différentes raisons au moment où je l'avais lu, c'est le livre de Tom Wolfe qui s'appelle *Le bûcher des vanités*, ça raconte les démêlés d'un très grand trader américain, qui à la suite d'un accident, se fait accuser à tort, d'avoir renversé en voiture un jeune noir. Un des aspects intéressants de ce livre qui retrace bien des aspects de la vie américaine, c'est la situation financière de cet homme qui gagne énormément d'argent. Il gagne énormément d'argent mais au moment où l'accident arrive, les accusations qui sont portées contre lui, lui font perdre son emploi et il va s'apercevoir qu'en quelques jours il se retrouve dans une situation très difficile parce que tous ses revenus sont engagés par avance et comme tout un chacun il a des difficultés de fins de mois. À un certain niveau bien sûr mais c'est assez drôle, ses revenus sont engagés dans un colossal crédit immobilier : il a un appartement somptueux mais qui ne lui appartient pas, et bien d'autres frais indispensables à son épouse, club de gym etc.. lui aussi un peu mais il n'a pas beaucoup de temps pour dépenser. Ce dernier point peut faire réfléchir sur ce que c'est aujourd'hui la dépense.

On pourrait dire que le sujet est dans la nécessité de se tenir à lui-même un discours justifiant qu'il dépense sans cesse, alors ça peut être : c'est comme ça, je ne peux pas faire autrement, ça peut prendre d'autres formes. Je suis tombé un jour sur un article écrit par l'un de nos collègues psychanalystes, publié dans un journal brésilien, Contardo Calligaris, qui explique très bien comment ça fonctionne : chacun se trouve devant une pensée du type : j'ai quand même droit à

ça, autrement dit : je travaille beaucoup, ce n'est pas possible que je ne puisse pas acquérir ce qui est toujours un peu au-delà de ce que je peux m'offrir, ou bien encore : avec tout ce que je travaille, je ne vais tout de même pas me priver.

Est-ce qu'on est là dans une négation de la castration, apparemment oui, au sens où ce que nous appelons castration c'est reconnaître ce qui n'est pas possible, apparemment le sujet est dans cette négation mais le paradoxe c'est qu'en même temps ce sujet qui veut toujours dépenser plus ne cesse de renouveler l'occasion de percevoir qu'il ne pourra pas le faire. Justement là, il tenait particulièrement à avoir ça, mais il n'a pas obtenu le crédit.

Il est donc à la fois dans cet espoir illusoire de croire que tout est possible et en même temps dans la reconnaissance que tout n'est pas possible, c'est-à-dire qu'il se trouve dans un clivage : d'un côté voir les limites et de l'autre les nier. Élisabeth a apporté un de mes livres, *Clivage et modernité*, que j'ai écrit il y a déjà quelques années et il me semble que le rapport à l'argent est particulièrement représentatif de ce clivage.

Disons en tout cas qu'il métaphorise bien notre rapport à la question de la limite : d'un point de vue la reconnaître et de l'autre la dénier. Nous faisons comme si nous ne savions pas, comme le disait Mannoni : je sais bien mais quand même.

Peut-être pourrais-je rajouter quelque chose dans le prolongement de ce que je dis là, faire une remarque de plus sur la valeur de l'argent dans les représentations que nous en avons, c'est-à-dire quand il est surtout perçu comme quelque chose qui s'écoule, ça ne peut pas ne pas fuir en quelque sorte, ça ne cesse pas de fuir.

On l'a peut-être décidé qu'il en serait comme ça, après tout, (dépenser toujours plus !) mais très vite on se trouve de toute façon dépassé par ce mouvement. Je l'ai voulu mais je suis dépassé et cela, je crois et certaines cures le montrent assez bien, je crois que cette fuite de l'argent vient métaphoriser l'écoulement de la vie elle-même. On croit que cela peut s'équilibrer mais en fait ça nous dépasse. C'est pour ça que le sujet peut vivre cette fuite de l'argent de manière particulièrement angoissante. Vous avez lié cette année cette question-là avec l'angoisse : l'argent est un objet qui se présente dans sa dimension de perte.

*

Je vais finir sur un autre paradoxe parce que j'aime bien faire entendre à la fin d'un exposé que les choses ne sont pas si simples.

Alors je viens de vous parler de l'argent en termes cliniques, je vous ai parlé de déni c'est-à-dire d'un mécanisme qui a une dimension et des effets pathologiques, je vous ai parlé de l'angoisse, mais je crois qu'il ne faut pas en rester là parce qu'au fond ce que j'appellerai l'économie de la dépense, est-ce que nous pouvons la réduire à n'être que la forme contemporaine (et éventuellement pathologique) du rapport à l'argent ? Peut-être que la postmodernité lui donne une certaine place, elle lui donne aussi une forme particulière, mais est ce que nous pouvons nous rabattre sur la postmodernité, ce n'est pas du tout sûr.

Je vous conseillerai à cet égard, je ne sais pas si d'autres l'ont fait, de lire un petit opuscule de Georges Bataille qui s'appelle précisément *La notion de dépense*. Vous le trouverez aux éditions de Minuit, il

précède une œuvre plus importante qui s'appelle *La part maudite*. Ces deux textes illustrent une même idée, cette idée est celle selon laquelle l'économie ne peut être entièrement pensée dans le registre de l'utile.

Il est clair que l'utile est un comportement rationnel de production, d'accumulation, il peut laisser une place au plaisir mais un plaisir tempéré, le plaisir d'une consommation partielle. Tout autre nous montre Bataille est une seconde économie qui est celle non pas de la consommation mais celle de la consommation, non pas de l'accumulation mais de la perte.

Bataille semble avoir été introduit à cette idée par la lecture de *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss. Peut-être savez-vous que dans cet essai, une grande œuvre de sociologie, Mauss fait une théorie du potlatch, c'est-à-dire un système de don et de contre don qu'on rencontre dans de nombreuses tribus d'Amérique et de l'océan pacifique. Dans ce système, les tribus se rencontrent à l'occasion de telle ou telle fête et dans ces occasions-là, elles offrent les unes aux autres, hors de tout échange marchand, des biens de très grand prix. Il ne s'agit pas d'offrir l'équivalent de ce que donne l'autre mais d'offrir plus. Elles offrent des biens mais elles peuvent aussi les détruire. Elles offrent donc, et détruisent, dans une rivalité ostentatoire.

Bataille va en quelque sorte généraliser cette pensée de Mauss et va montrer qu'il n'y a pas que ces tribus qui sont dans ce fonctionnement. Pour Bataille, cela va évoquer toute une série d'activités qui rentrent dans la catégorie des dépenses improductives : non pas acheter pour produire et récupérer plus à la fin mais dépenser pour rien, je tiens à souligner ce rien.

Je vais vous dire quelles sont ces dépenses improductives et vous verrez que ce n'est pas rien, précisément : le luxe, le deuil, les guerres qui ne sont pas toujours pour gagner des territoires mais qui sont des dépenses, les cultes, les constructions de monuments somptuaires, les jeux, les spectacles, les arts, l'activité sexuelle perverse c'est-à-dire détournée de la finalité génétique de la reproduction vitale (et bien sûr l'analyse qui s'exerce en pure perte).

Voilà, tout cela en tant que dépenses improductives échapperait, et là Bataille n'est pas loin de Freud, au principe de plaisir. Le principe de plaisir c'est la gestion tempérée des biens, l'échange, l'accumulation. Mais ici nous sommes plutôt dans la jouissance.

Je terminerai par une question : est ce que le rapport à la dépense de notre monde contemporain, dont je crois il est assez essentiel (on dit beaucoup que le capitalisme financier a remplacé le capitalisme industriel, et l'on voit que ce fonctionnement occasionne de très grands gains mais aussi de très grandes pertes) est ce que donc le rapport à la dépense du monde contemporain, ça consiste à acheter des objets de plaisir ou de production, est ce que ça consiste à accumuler et à consommer, ou bien est ce que ça ne vient pas aussi nous rappeler que la jouissance, elle est du côté de l'excès, du côté de la consommation, de la perte.

En tout cas, si on disait les choses comme ça, ça pourrait nous donner une porte d'entrée, si on avait le temps, ce sera pour une prochaine fois, pour revenir une fois de plus sur la question de l'objet perdu dont je parlais au début.

Disons que le principe de la perte, au fond, Bataille la théorise à sa façon et nous la théorisons avec la nôtre, ce principe préexiste à la

spécification de l'objet et donc c'est une façon de vous remercier pour le thème que vous avez choisi, vous voyez que le thème de l'argent est bien choisi s'il nous mène à ces questions qui ne sont pas rien.

Je vous remercie de votre attention.